

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(février-octobre\) : L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)[345. Londres, Samedi 18 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## 345. Londres, Samedi 18 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

### Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Famille Benckendorff](#), [Famille Guizot](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Religion](#)

### Relations entre les lettres

**Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres**

[348. Paris, Lundi 20 avril 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) est une réponse à ce document

---

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### Présentation

Date 1840-04-18

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je viens de réussir dans une petite négociation qui a quelque valeur en elle-même et quelque importance pour moi.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 387/86

# Information générales

LangueFrançais

Cote943, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription345. Londres, Samedi 18 avril 1840

8 heures et demie

Je viens de réussir dans une petite négociation qui a quelque valeur en elle-même et quelque importance pour moi. A la première nouvelle des vivacités de l'Angleterre à Naples, en causant avec Lord Palmerston et le voyant un peu préoccupé des conséquences possibles, une insurrection en Sicile, des embarras en Italie et, je dis quelques paroles des bons offices de la France et du parti que l'Angleterre en pourrait tirer. Elles furent bien accueillies. Elles le furent très bien à Paris. J'ai mené l'affaire vivement, et un courrier vient de partir hier soir pour Lord Granville qui acceptera la médiation de la France entre l'Angleterre, et Naples chargera la France de négocier au nom de l'Angleterre et lui donnera le pouvoir de suspendre les hostilités contre le pavillon Napolitain. Cela sera bon dans le cas particulier et d'un bon effet général. On verra que la France et l'Angleterre ne sont pas si près de se brouiller, ni si dénuées de confiance l'une dans l'autre. Lord Granville vous aura peut-être déjà parlé de ceci quand ma lettre vous arrivera. Ayez soin seulement de n'en pas parler la première. Du reste, je suppose que l'affaire une fois conclue, on n'aura rien de plus pressé que d'en parler. Je crois avoir bien saisi et bien poussé l'à propos.

J'ai eu hier un pauvre sermon d'une insignifiance et d'une sécheresse rare, commune ici, me dit-on. Mais la foi, et la componction des assistants supplient le talent du prédicateur. J'ai été édifié du recueillement et de l'air convaincu, pénétré, de tout le monde. J'étais à St George hanover-square, la paroisse fashionable. Lady Palmerston s'est mariée là ! Je suis revenu à pied, par un beau temps, mais un vent de Nord-Est fort et froid. Je suis allé faire quelques visites, c'est-à-dire des cartes. Dans la cité pour la première fois, à la Deanery de St Paul, pour l'Evêque de Landaff. J'ai été frappé de l'aspect vraiment monumental de Temple Bar. Lord Wiltoughby, Lord Hermiker, Lord Nugent, le comte de Lovelace (qui a épousé la fille de Lord Byron, jolie et aimable) Lady Willians Pawlett et la comtesse douaierière de Charleville. Voilà, je crois, un compte-rendu bien complet, jusqu'à mes visites.

Le soir, à Holland-House où j'ai trouvé Lord Palmerston qui m'a dit que son courrier venait de partir. Lady Holland me soigne extrêmement. Elle m'a envoyé hier un ouvrage, qu'on dit curieux, sur les principaux procès criminels de l'Angleterre. Je lui envoie ce matin mon maître d'hôtel pour prendre la mesure de papiers de lampe dont elle a besoin et que je lui ferais venir. Palmerston, Hobhouse, Dedel, Neumann, Bülow, Rogers, voilà Holland House hier au soir. On cherchait un vers qui contenait un mot singulier et qui devait être, selon les uns dans Milton, selon les autres dans Shakespeare. On ne l'a pas trouvé.

3 heures

Ces menaces de rougeole me préoccupent extrêmement, et je n'en sais que ce que vous m'en dites. Je n'ai rien de ma mère ce matin, à mon vif chagrin. Elle aura

envoyé sa lettre aux Affaires étrangères, pour le courrier de jeudi qui n'est pas parti, sans doute à cause du débat de la Chambre des Pairs. Je n'aurai donc rien que demain, entre midi et 2 heures. Quelle fièvre que la vie ! Je le repète sans cesse parce que je l'éprouve sans cesse. Je suis depuis deux mois dans une grande activité d'esprit, de cœur, de corps. Je n'en suis pas fatigué ; mais j'aurais besoin qu'aucune fatigue extraordinaire, aucune préoccupation extraordinaire, aucun accident, aucune épreuve ne viennent ajouter son fardeau à mon travail, son agitation à mon activité.

Je n'ai jamais senti les contrariétés, les inquiétudes plus vivement que depuis deux mois. Pendant que je lis, que j'écris, quelque idée poignante, quelque crainte horrible me vient tout à coup. Je me lève. Je fais quelques pas dans ma chambre. Je joins les mains devant Dieu ; je le prie, je le conjure deux secondes, qui me semblent des heures. Je me remets à travailler. Et je recommence dix fois. Ah, si Dieu veut encore faire quelque chose de moi, si je lui suis encore bon à quelque chose en ce monde, qu'il protège ce que j'aime vous, mes enfants, ma mère. J'ai usé beaucoup de force à supporter. Il m'en reste bien peu.

Alexandre passera-t-il un peu de temps avec vous ? Vient-il prendre son frère ici pour aller en Russie ou se sont-ils donné rendez-vous quelque part ? Je n'ai entendu parler de Paul qu'une fois, Bourqueney, peu avant de partir, a dîné avec lui chez le baron de Munchausen.

On ne m'a pas encore envoyé le grand Cordon. Ce sera probablement à la fête du Roi, le 1er mai. C'est l'époque.

4 heures 3/4

J'ai été dérangé par Neumann et Bülow, de la pure conversation. La semaine prochaine sera stagnante. Tout le monde va à la campagne.

Adieu, adieu.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 345. Londres, Samedi 18 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-04-18

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 23/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/306>

Copier

## Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 345

Date précise de la lettre Samedi 18 avril 1840

Heure 8 heures et demie

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à

l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 19/09/2018 Dernière modification le 18/01/2024

---